

Un rêve de miroir – sur *Quelqu'un, tout le monde et puis personne* de Philippe Forest

Par [Bertrand Leclair](#)

Écrivain

« La vie n'est qu'un fantôme errant, un pauvre comédien qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus. » Celle de l'auteur de ces lignes a fait l'objet de dizaines de milliers de volumes dans le monde. Avec *Quelqu'un, tout le monde et puis personne*, Philippe Forest propose une « antibiographie » de Shakespeare, un jeu de miroirs où chercher une vérité et sonder les profondeurs de l'humain.

Dans le texte intitulé « Sur les classiques » et repris quelques années plus tard dans le volume *Autres inquisitions* (1952), Borges proposait cette définition à laquelle aucune œuvre ne saurait mieux correspondre que celles de Shakespeare ou de Dante : « Est classique le livre qu'une nation ou un groupe de nations ou les siècles ont décidé de lire comme si tout dans ses pages était délibéré, fatal, profond comme le cosmos et susceptible d'interprétations sans fin. [...] N'est pas classique (je le répète) un livre qui nécessairement possède tel ou tel mérite ; c'est un livre que les générations humaines, pressées par des raisons différentes, lisent avec une ferveur préalable et une mystérieuse loyauté. » C'est dans le même volume que Borges a écrit ce bref apologue que Philippe Forest a placé en exergue de son *Shakespeare* et dont il tire le leitmotiv de toute sa première partie : « Shakespeare ressemblait à tous les hommes, sauf en ceci, qu'il ressemblait à tous les hommes. Au fond de lui-même il n'était rien, mais il était tout ce que sont les autres, ou tout ce qu'ils peuvent être. »

C'est tout le paradoxe qu'affronte Philippe Forest en ces pages, et sur lequel il insiste longuement dans le premier tiers du livre avant d'y revenir en conclusion : comment, sauf à chercher dans l'œuvre matière à inventer un ersatz de vie légendaire, peindre un homme qui ressemble *comme personne* à tout le monde et d'autant plus aisément qu'il n'a pas laissé davantage de traces matérielles que les plébéiens de son époque, une époque où s'inventait si joyeusement le théâtre moderne à la marge des villes et durant laquelle nul ne se souciait encore d'accorder valeur sociale aux faiseurs de comédie ?

À poser d'emblée un refus de la solution de facilité qui consiste à passer incessamment du contexte historique à l'œuvre pour combler le vide laissé par la vie du dramaturge, se lancer dans un essai biographique à propos de Shakespeare et prétendre s'y tenir, ce n'est pas rien – et si ce n'est certes pas écrire sur rien comme en rêvait Flaubert, à maints égards cela pourrait pourtant y ressembler : puisque précisément on sait à peine trois fois rien sur l'existence de l'individu dénommé William Shakespeare, à peine « une poignée d'anecdotes éparses » passées « de main en main comme de la menue monnaie », hors cette œuvre que l'on a réorganisée comme l'on pouvait en un « canon » dont rien n'assure en réalité qu'il respecte la chronologie des créations – une œuvre que d'aucuns prétendent avoir été écrite par d'autres sans qu'il soit tout à fait possible de leur prouver le contraire.

On ne possède pas même une image à laquelle se fier de cet homme qui ressemblait donc à tout le monde mais auquel personne ne saurait prétendre ressembler et qui « n'eut de vie qu'une fois mort, longtemps après sa mort » puisque c'est en 1709 que parut la première esquisse de biographie, due à Nicholas Rowe, en tête de l'édition de son œuvre en six

volumes. Encore un demi-siècle plus tard, « un certain George Steevens, qui entreprit de reprendre les premières éditions de ses pièces » a proposé ce point quant au maigre savoir biographique avéré : « Tout ce qui est connu avec quelque degré de certitude le concernant est qu'il naquit à Stratford-upon-Avon, qu'il s'y maria et y eut des enfants, qu'il partit pour Londres où il commença comme acteur, écrivit des poèmes et des pièces et qu'il revint à Stratford, fit son testament, mourut et fut enterré. »

C'est donc là tout ce que l'on pouvait dire de lui il y a trois siècles, « à quoi, en vérité et pour l'essentiel, l'on n'a pas ajouté grand-chose depuis. La prudence, sinon la sagesse, certainement, voudrait que l'on s'en tienne là. Même si personne ne s'y résout. Moi pas plus que les autres. Puisque c'est sa vie que je raconte maintenant et à mon tour », précise Philip Forest qui y a vu une sorte de défi, en tout cas un « paradoxe amusant », lui qui se « méfie des biographies » – cette drôle de manie, il est vrai, qu'ont certains hommes de coucher la vie d'un autre sur le papier dans l'espoir de l'arracher à la platitude ordinaire et de montrer que « cette » vie-là en tout cas aura donc eu un et du sens : la preuve en serait que l'on parvient à en tirer un enchaînement de causes et d'effets nécessairement édifiant puisque de ce processus résulterait une œuvre en forme d'apothéose.

L'ignorance est une merveilleuse invitation à l'invention et au fantasme

Reste qu'à avancer le nom de Shakespeare, on a certes une œuvre, et comment, une montagne si haute qu'en prendre la mesure relève de l'utopie, mais on chercherait en vain quelque cause ou effet que ce soit pour l'expliquer : il s'agit donc bien de « raconter la vie de quelqu'un de superlativement célèbre et qui, pourtant, était dépourvu de vie – ou pourvu d'une vie dont nul ne (sait) rien » sinon ce que l'œuvre dit de « la vie », pour le coup, mais voilà qui n'avance pas nécessairement quand chacun se souvient ici de l'avant-dernière tirade de Macbeth, apprenant la mort de sa femme : « La vie n'est qu'un fantôme errant, un pauvre comédien qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus ; c'est une histoire dite par un idiot, pleine de fracas et de furie, et qui ne signifie rien... » (pour citer la traduction de François-Victor Hugo).

C'est d'ailleurs tout aussi paradoxalement que la pauvreté des informations biographiques avérées a pu nourrir le flot ininterrompu depuis cinq siècles des publications « sur » Shakespeare : l'ignorance est une merveilleuse invitation à l'invention et au fantasme, et, l'œuvre aidant, le portrait manquant au centre du tableau peut aisément laisser place, au soleil de l'œuvre, à un miroir où retrouver précisément « ce rien que, seul, tous les vivants possèdent en commun et qui, formidablement, les fait frères ».

Les lecteurs de Philippe Forest ne s'étonneront nullement qu'en l'occurrence, en fin de parcours, s'y inscrivent la figure insistante de l'enfant mort (en l'occurrence Hamnet, mort à l'âge de onze ans quelques années avant que Shakespeare ne crée *Hamlet* sur la scène du Globe en interprétant lui-même, dit-on, le rôle du spectre, ou comment le temps est devenu « out of joint », ainsi que le dit Hamlet et que l'a magistralement analysé Jacques Derrida dans *Spectres de Marx*) – et le lecteur à son tour ne peut bientôt lui-même que s'y retrouver, sinon s'y reconnaître, à sa façon personnelle.

C'est que le dispositif articulant cinq parties constituées de brefs chapitres que Forest met en place, dispositif qu'au premier tiers du livre l'on peut trouver un peu lent à prendre corps de livre, a le grand mérite de n'aborder l'œuvre que dans un deuxième temps – le premier

chapitre de sa troisième partie s'intitule d'ailleurs « À partir de là, sa vie disparaît derrière son œuvre... ». L'exergue s'imposait : « All the world's a stage » (*Comme il vous plaira*).

La deuxième moitié du livre se révèle dès lors d'une richesse d'autant plus grande que, d'avoir peu à peu écarté tout ce qu'il aurait été tentant dans l'ordinaire des biographes d'ériger en certitudes encombrant l'image qui en résulte, les chapitres toujours brefs deviennent un jeu de miroirs où l'auteur lui-même peut chercher une vérité qui n'est pas d'ordre strictement biographique, mais qui, aussi fuyante et fugace serait-elle, sonde nos profondeurs. Donnant ce mot comme titre à l'un des chapitres au cœur du livre, Forest en vient à parler d'« antibiographie ». Il aurait pu, à la suite de Jean-François Lyotard sous-titrant ainsi son merveilleux *Signé Malraux* (1996), évoquer une « hypobiographie » : il ne s'agit plus d'écrire « sur » la vie et « sur » l'œuvre à partir d'éléments biographiques, mais depuis cette œuvre pour y chercher ce qui l'aura profondément animée et ne peut que la rapporter sinon la ramener à la vie – la vie de l'auteur, d'abord, des lecteurs ensuite, puisqu'il n'en est qu'une, en définitive.

Le lecteur y trouve à son tour tout loisir de rêver au miroir shakespearien, mais à sa manière propre. Sachant bien qu'il existe des dizaines de milliers de volumes entièrement écrits sur, depuis, à partir ou à propos de l'œuvre de Shakespeare, et sans même parler des pages que lui a consacrées James Joyce dans *Ulysse* ou dans *Portrait de l'artiste en jeune homme*, que Philippe Forest cite plusieurs fois avec vive admiration, voilà qu'à le lire on en est venu à songer aux mots d'un autre grand artiste encore, serait-il le plus souvent identifié comme philosophe, Nietzsche. Sans revenir à ce qu'il pouvait dire de Shakespeare dans *Naissance de la tragédie* ou les Cours de philologie qui ont précédé, c'est en effet la réminiscence d'une citation du *Gai savoir* qui s'est faite insistante au miroir shakespearien ainsi ciselé : les dernières lignes du long aphorisme 98, « À la gloire de Shakespeare ».

Nietzsche l'entame par ces mots (c'est lui qui souligne) : « La plus belle chose que je sache dire à la gloire de Shakespeare, *de l'homme*, la voici : il a cru en Brutus », Brutus auquel « il a consacré sa meilleure tragédie – on continue aujourd'hui de la désigner d'un faux nom (*Jules César*, ndlr) –, à lui et au plus terrible contenu de la haute morale. L'indépendance de l'âme ! – voilà de quoi il s'agit ! ». Mais c'est la fin de l'aphorisme qui nous importe ici, lorsque Nietzsche non sans se permettre d'infléchir une tirade de Brutus au moyen de sa libre traduction analyse la manière dont Shakespeare déverse un mépris impatient sur la figure anonyme d'un « poète suffisant, pathétique, importun, comme le sont habituellement les poètes, un être qui semble regorger de possibilités de grandeur, y compris de grandeur morale, mais qui dans la philosophie de l'action et de la vie atteint rarement la simple probité commune. “S'il connaît son époque, *je connais ses lubies*, – dehors le pitre à grelots !” – lance Brutus. Que l'on retraduise cela dans l'âme du poète qui l'écrivit. »

Philippe Forest, *Quelqu'un, tout le monde et puis personne*, Flammarion, septembre 2025, 250 pages.

[Bertrand Leclair](#)

Écrivain, Critique littéraire